



Se Raconter...

Penser...

Entre narrativité et narration

N° 1 Vol. 10 / 2020

À paraître le 27 mai 2020

SOMMAIRE

Le comité éditorial

Didier Houzel

Christopher Bollas

Anastasia Nakov

Fabien Joly

Chantal Clouard

Mélanie Georgelin

Gilles Bourlot

Jean Michel Coq

Catherine Dupuis-Gauthier et Jean-Claude Guillaume

Ivan Darraut-Harris

Espace Forum : *Claude Attali, Anne-Marie Lehr-Drylewicz*

Introduction

Présentation de l'article de Christopher Bollas

L'espace et le temps à l'adolescence : une intervention psychanalytique lors d'une décompensation soudaine

En deçà et au-delà de la narrativité

Entre narration et narrativité : récits de rêves et travail du rêve

Narrativité et autobiographie : l'identité en question

La narrativité des enfants violents

Fonctions psychiques et potentiels thérapeutiques de la narration chez l'enfant et l'adolescent

Dires... Juste après l'événement traumatique

Obstacles à la narrativité : entre social, générationnel et traumatique

Vous avez dit « narrativité » ?

La narration au service de la formation et de l'évaluation des futurs médecins généralistes

INTRODUCTION

Le comité éditorial

Je voudrais vous demander quelque chose. C'est-à-dire je voudrais vous raconter quelque chose. Je sais ; je sais combien il est absurde, de ma part, de m'adresser ainsi à la première personne qui me rencontre, mais... je suis... je suis dans un état psychique terrible... J'en suis à un point où il faut absolument que je parle à quelqu'un, sinon je suis perdu... Vous me comprenez, lorsque... oui... lorsque je vous aurai raconté... Je sais que vous ne pourrez pas m'aider mais ce silence me rend malade... et un malade est toujours ridicule pour les autres...

(Stéphane Zweig, *Amok*, Paris, Stock, p. 29)

La psychanalyse est née de la *talking cure* (la « cure de parole »). Le langage a gardé depuis une place centrale dans la technique psychanalytique, au point, pour certains, d'en exclure les patients empêchés de l'utiliser, soit du fait de leur pathologie, soit du fait d'un développement linguistique insuffisant, ce qui est le cas de l'enfant jeune. Il importe donc d'examiner de près le rôle et la fonction du langage dans la cure psychanalytique des enfants et des adolescents. Il est considéré ici, non comme une *structure superficielle*, qui révélerait du fait même de ses failles et de son implicite, une *structure plus profonde*, celle de l'Inconscient, mais comme le véhicule privilégié de la communication humaine et l'instrument même de la *narrativité*. Se raconter soi-même à un interlocuteur attentif et bienveillant suffit-il à éloigner le spectre des désorganisations psychiques et des angoisses ? N'est-ce que la première étape d'un processus plus complexe ouvrant à l'interprétation des messages transférentiels ? L'enfant sans langage ou trop inhibé pour y recourir, peut-il malgré tout bénéficier d'un traitement psychanalytique si, au-delà de la narration par le langage oral, on accorde une valeur de communication à ses productions ludiques, graphiques et comportementales ? Telles sont les principales questions soulevées et analysées dans ce volume du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*.

La narration concrétise l'aboutissement d'une histoire dans le langage, par le vecteur des mots. Que dire alors de la narrativité, concept voisin, mais, a priori, moins saturé, plus dynamique, moins achevé ? Le concept de *narrativité* a plusieurs sources. Si ses racines plongent dans les travaux des formalistes russes, dont le plus célèbre Vladimir Propp, qui s'est attaché à décrire la morphologie du contes (Propp, 1965), c'est du côté de la linguistique d'une part, de la philosophie d'autre part que l'on trouve ses développements les plus significatifs. La source linguistique est issue de la linguistique structurale, notamment de l'œuvre fondatrice d'Algirdas Julien Greimas (1966) en quête d'une sémantique structurale - la source philosophique est liée à la quête d'une épistémologie des sciences humaines, réflexion surtout marquée par l'œuvre de Paul Ricœur (2008).

A. J. Greimas (1966) part du constat que la linguistique bute sur la question de la *sémantique*, question pourtant fondamentale pour autant que le langage a comme objet la transmission du sens. Les recherches linguistiques réussissent à analyser, en recourant à la méthode structuraliste, la composition concrète (la phonologie) et la composition formelle (morphologie et syntaxe) des langues, sans pouvoir appliquer la même méthode rigoureuse à la question du sens. Le champ de la sémantique est celui du sens que nos productions verbales orales ou écrites expriment et transmettent.

Pour Greimas et toute l'école de *sémiotique* dont il a été l'initiateur, la "...narrativité consiste en l'organisation syntagmatique de la signification" (Bres, 1993). Rappelons que les linguistes opposent

un axe *paradigmatique* et un axe *syntagmatique*. Le premier permet au locuteur de choisir, dans la ressource de sa langue, les mots et les expressions qu'il va émettre - le second est le mode d'agencement des mots et locutions choisis, propre à telle ou telle langue, pour transmettre un sens intelligible. L'idéal du sémioticien est, dans la perspective proposée par Greimas, la construction d'un système scientifique qui garantisse le sens des énoncés. Il se réfère pour cela à la logique formelle et considère chaque langue naturelle comme l'application d'un *métalangage*, structure profonde de toute communication humaine dont chaque langue représenterait un dérivé particulier.

Mais de quel sens s'agit-il ? Dans le souci de construire un modèle strictement scientifique, Greimas prend le soin de définir les outils d'expression linguistiques, *phonèmes*, *lexèmes*, etc., qui doivent avoir des qualités concrètes pour être perçus par un interlocuteur : sons, graphismes, etc. - ainsi que les objets décrits par le langage et le sens qui en résulte, objets qui ne sont autres que ceux que la perception donne à connaître à l'esprit humain. Le langage décrit le monde et ses qualités. A partir de ces prémisses, il propose une structure formelle pour la sémantique en recourant à une série d'oppositions, du type : continuité/discontinuité, conjonction/disjonction, etc.

L'avantage de cette démarche structuraliste tient à la rigueur des définitions et des procédures impliquées. L'inconvénient est que le système tourne sur lui-même, il est auto-référent. Greimas reconnaît, d'ailleurs cette autoréférence, qu'il appelle "la clôture de l'ensemble linguistique" (1966, p. 13).

Le lecteur pourra se reporter à l'article d'Ivan Darrault-Harris pour avoir de plus amples détails sur le concept de *narrativité* au sens de Greimas. Il y découvrira que l'expérience clinique de cet auteur l'a conduit à étendre les modèles de la sémiotique structurale à d'autres domaines : phénoménologie, psychanalyse, pour pouvoir rendre compte de ce qu'il observait dans la psychopathologie.

Le philosophe Paul Ricœur s'intéresse de près à la psychanalyse, pour la questionner, notamment dans ses modèles théoriques. Il part du principe que seul le langage est le véhicule de la communication analytique. Pour lui, le "fait analytique", a une dimension temporelle, qui ...devient élément narratif et ... semble jouer deux rôles dans l'analyse. D'une part dans la constitution de la maladie et d'autre part dans la conduite de la cure. (Ricœur, 2008, p. 284)

C'est à partir de cette dimension temporelle, qu'il introduit la notion d'*identité narrative*. L'*identité narrative*, dit-il, permet au sujet humain de tisser dans sa psyché une trame de permanence, de continuité, essentielle au sentiment d'être vivant dans le temps et l'espace. Cette nécessité de transformer une histoire vécue, avec ses détours et ses émotions, repose sur une triple nécessité : se raconter à soi-même, pouvoir aussi se raconter aux autres, mais prendre appui sur une dialectique commune à l'individu et au groupe, base partageable de culture et de langage.

Ricœur attribue au discours, un pouvoir essentiel, tout en reconnaissant l'existence de modes de communication infra-linguistique. Il ne se réfère donc pas uniquement à un discours langagier, mais plutôt à une *sémiotique* générale qui inclut les modes de communication non linguistiques. Il reconnaît, par ailleurs, la dimension dynamique de la situation analytique, actualisée dans le transfert, mais il fait du langage l'outil prévalent de la communication analytique ce qui l'amène à assimiler la psychanalyse à une discipline herméneutique, c'est-à-dire exclusivement tournée vers l'interprétation d'un discours comportant des lacunes ou des faux-sens, pour lui donner ou lui redonner une cohérence d'ensemble, une continuité historique, qui fondera l'identité même du sujet. Johann Michel (2003) souligne que cette référence à l'herméneutique s'inscrit dans une démarche : "... qui s'emploie à réinterroger le problème du fondement des sciences humaines, en se replaçant dans la tradition herméneutique issue en particulier de Dilthey, de Heidegger et de Gadamer" (Michel, 2003, p. 125).

LA NARRATIVITÉ CHEZ L'ENFANT

La psychanalyse, dès son avènement, nous a appris à tourner nos regards vers les périodes révolues de la vie des patients pour mieux comprendre leur souffrance et leurs symptômes actuels. Rappelons-nous l'affirmation de Breuer et Freud sur l'hystérie : "l'hystérique souffre pour la plus grande part de réminiscences" (Breuer & Freud, 2009, p. 28). Quoi d'étonnant à ce que l'approfondissement de sa méthode ait conduit les psychanalystes à s'intéresser au nourrisson. Mais, pour certains, il se présente alors un obstacle lié à la place du langage dans la technique psychanalytique et dans la théorie qui en résulte. Est-ce que l'*infans*, étymologiquement "celui qui est sans langage", a droit de cité dans le champ psychanalytique ? Le problème ne peut se résoudre que par le processus d'extension auquel W.R. Bion (1982) nous invite : au-delà du langage oral, qui ne s'acquière que progressivement au cours des premières années de vie, il faut faire place au pré-langage, à la communication infra-linguistique dont le psychanalyste ne saurait se passer et qu'il ne peut méconnaître. La psychanalyse a largement contribué à la découverte de la nature communicante du petit d'homme dès sa naissance. Le bébé est fait pour interagir avec un partenaire, il est fait pour l'*intersubjectivité* (Trevarthen *et al.*, 2003). Construire des formes de l'objet investi, du monde alentour et des mots pour le décrire, ne peut se faire que dans un processus étalé dans le temps sur la base de l'attente innée d'un lien à l'autre qui donne sens et stabilité à l'entourage et à l'environnement du bébé. C'est bien parce que le bébé est "en attente de...", autrement dit qu'il a une *préconception* de l'objet au sens de W. R. Bion (1979) qu'il peut l'investir et lui donner une forme.

Les différentes racines du concept de narrativité convergent aujourd'hui, en quelque sorte, dans l'approche du premier développement et ceci représente, à n'en pas douter, l'une des multiples richesses de la psychiatrie du bébé dont on sait l'essor impressionnant depuis quelques décennies. La théorie de l'attachement voit ainsi, dans la narrativité du discours, une manière d'évaluer la manière dont un sujet se représente la sécurité ou l'insécurité de ses liens précoces. Dans son livre *Journal d'un bébé*, Daniel Stern (1992) a montré de manière exemplaire comment un bébé, via la constitution de ses *enveloppes pré-narratives*, va peu à peu édifier ce qu'il appelle son « soi narratif » aux alentours de l'âge de dix-huit mois. Il a apporté ainsi (Stern, 2008) une contribution fondamentale à la compréhension du passage de l'infra-verbal au verbal dans le développement de l'enfant. Il souligne la capacité du bébé à extraire des invariants de ses expériences perceptives et relationnelles : le visage de sa mère, qu'elle soit décoiffée, non maquillée ou coiffée, maquillée ou encore chapeauté, prête à sortir, est toujours le visage de "Maman". À partir de cette capacité innée et de ses besoins pulsionnels, également innés, l'enfant construirait des sortes d'intrigues, "un schéma d'événement ressenti" nous dit Stern, qui a :

...une cohérence et une signification grâce à sa structure de type narratif qui comprend une ligne dramatique et les éléments de base d'une proto-intrigue tels qu'un agent, une action, un but, un objet, un contexte. (Stern, 2008, p. 30)

Ainsi, avant l'acquisition du langage, le bébé construit des *enveloppes pré-narratives* douées déjà d'un déroulement temporel et prêtes à donner issue à un récit lorsque le langage lui en donnera la possibilité. Ces *enveloppes pré-narratives* constitueraient pour Stern les "unités de base hypothétiques de la réalité psychique infantile".

On peut décrire différents niveaux de la narrativité qui s'ajoutent progressivement les uns aux autres : une narrativité sensorielle permettant la mise en place des premières paires d'opposition sensorielle (c'est la « syntaxe sensorielle » de K. Nassikas, 2012), puis une narrativité corporelle (instauration des figurations corporelles présymboliques), avant une narrativité en images et une narrativité verbale enfin.

La vie durant, ces différents niveaux de la narrativité demeurent efficaces et réclament chacun un niveau « d'écoute » qui leur soit spécifique comme y insiste souvent René Roussillon (2012). On peut dire que la narrativité est ce qui va permettre à un sujet – grâce à la mise en jeu de processus de liaison

– de pouvoir un jour raconter son histoire et, plus encore, de se la raconter à lui-même, ce qui est un aspect important de ses assises narcissiques.

Il s'agit à l'évidence d'un travail de co-construction entre l'enfant et les adultes qui en prennent soin (parents et professionnels), l'identification de l'enfant aux capacités narratives de l'adulte s'avérant en effet essentielle.

Les deux parties de terre cuite du « σύμβολον » se détachent, mais peuvent se rejoindre pour reconstruire la forme initiale, avec pour seule « mémoire », une fissure qui marque à la fois l'exacte complémentarité et la rupture... Chaque moitié a gardé l'empreinte de l'autre, une constante formelle, un invariant. Quand mère et bébé se séparent, au moment de la naissance, la prématurité, l'impérieux besoin de vie, imposent l'urgence d'un lien physique suffisamment puissant pour éviter, tant chez la mère que chez l'enfant, le surgissement d'angoisses de mort insupportables, et pour conserver, au-delà de la césure de la naissance, une continuité, une permanence... Cette reconstruction première, puisée dans les ressources sensorielles, portée par la fonction de penser de la mère et agie par le comportement adapté qu'elle met en place avec son enfant, se retrouve, chez de nombreux auteurs : préoccupation maternelle primaire de Winnicott (1969), pictogramme de Piera Aulagnier (2003), identification projective chez M. Klein (1995), contenant-contenu chez Bion (1979), autant de vertex pour rendre compte de ce premier mouvement qui détache et réunit, fondateur de la capacité de symbolisation, profondément ancrée dans le sensoriel. Les transformations ultérieures, donnant à la psyché sa capacité de penser et d'abstraire, dépendent de ce mouvement premier, « forme » initiale, qui se redéployera tout au long de la vie, pour transformer le monde perceptif et émotionnel en une abstraction pensable. Avant que d'être stabilisé au niveau du langage, la psyché les transforme, permettant à l'humain qui perçoit le monde avec ses sens de communiquer par la parole ses expériences émotionnelles. La dimension narrative peut s'entendre alors comme ce mouvement permanent de passage entre le sensoriel et le langage, autorisant, le moment venu, une narration possible, voire une interprétation. Le travail de l'analyse, en appui sur la qualité et l'authenticité du lien établi, interroge l'invariant originaire et ses limites, la capacité de penser de l'analyste ouvrant sur une alternative narrative, plus ouverte, qui opère dans ce temps de l'« *at-one-ment* »¹ dont parle Bion, et permet au patient d'accéder à sa propre histoire, de la mettre en mots, et de faire des émotions enfouies un message transmissible.

C'est sans doute sur ce point que les notions d'intersubjectivité et de tiers analytique de Thomas Odgen (2014) apportent un éclairage intéressant. Pour cet auteur, dans l'analyse, la croissance de la pensée, celle qui correspond à la mise en jeu d'une capacité narrative, se co-construit entre les deux sujets que sont l'analyste et son patient, où, plus exactement, dans l'espace psychique spécifique qui s'installe entre eux, au gré des incidences transféro/contre-transférentielles. La capacité de l'analyste à abstraire, à transformer les éléments les plus archaïques chargés de sensorialité, en mots susceptibles d'en rendre compte conditionne la manière dont le patient pourra, à son tour, restaurer ou accroître sa capacité symbolique pour tendre vers une narrativité enrichie, susceptible de le conduire vers l'identité narrative dont parle Ricœur.

La narrativité ne peut se dissocier du corporel, même si, dans l'analyse, le corps se joue dans une sensorialité particulière, postures, bruits divers, tonalité de la voix, éléments d'autant plus visibles chez l'enfant, quand la mise en acte, le jeu, voire l'absence de langage, occupent le devant de la scène. La narrativité recherche des formes capables d'inscrire l'émotion dans le langage, liant le corps et les mots pour que le sujet humain puisse se dire et communiquer.

¹ Expression anglaise qui signifie "union" ou "réunion", que Bion (1974) utilise pour parler de l'union de la psyché à 'O', la 'vérité ultime'.

LA PSYCHANALYSE : UNE "CURE DE PAROLE" ?

La psychanalyse plonge ses racines dans l'usage de la parole et dans l'écoute de cette parole : parole du patient qui raconte son histoire, ses traumatismes, ses souffrances – écoute du thérapeute attentif à tout ce qui s'exprime à travers le discours du patient. Le premier texte, que Freud lui-même considérait comme psychanalytique, *Du mécanisme psychique des phénomènes hystériques, communication préliminaire*, signé de Joseph Breuer et de Sigmund Freud et publié en 1893, est tout entier centré sur la parole des patients comme moyen de liquider par *abréaction* les affects liés à des traumatismes plus ou moins anciens que les circonstances avaient conduit le sujet à réprimer :

Nous découvrîmes en effet, au début à notre plus grande surprise, que chacun des symptômes hystériques disparaissait aussitôt et sans retour quand on avait réussi à amener en pleine lumière le souvenir de l'épisode occasionnant, et par là-même à réveiller aussi l'affect l'accompagnant, et quand ensuite le malade dépeignait l'épisode de la manière la plus détaillée possible et mettait des mots sur l'affect (Breuer & Freud, 2009, pp. 26-27)

Mais, il est important de noter qu'à l'époque, aussi bien Breuer que Freud, considéraient que la parole en elle-même était le véhicule de l'*abréaction*. Nulle mention n'était faite encore de la relation qui s'établissait entre le patient et le thérapeute. Il ne s'agissait pas tant d'une communication, mais bien d'un récit. On sait que c'est à partir du célèbre cas d'Anna O., rapporté par Joseph Breuer (Breuer & Freud, 2009, pp. 39-63) que s'est constitué le premier modèle théorique sur lequel Freud a appuyé sa compréhension des troubles névrotiques et de leur traitement psychothérapeutique : la méthode *cathartique*. Anna O. avait qualifié les séances avec son thérapeute de *talking cure* (cure de parole). Il est très surprenant de constater qu'encore aujourd'hui l'image véhiculée par le terme de psychanalyse reste, pour beaucoup, fixée à cette étape de la découverte freudienne. La persistance de ce modèle est d'autant plus surprenante que Freud l'a explicitement abandonné dès 1897 (Freud, 2006), dans sa célèbre lettre de l'équinoxe (21/09/1897) où il avoue à son ami Fließ qu'il ne croit plus à ses *neuroticas*, c'est-à-dire à ses théories des névroses fondées sur le modèle cathartique. Cette remarque n'est pas sans conséquence pour permettre ou non l'extension de la psychanalyse à des patients qui ne manient pas ou qui manient mal de langage (certains psychotiques adultes, bien des adolescents, la plupart des enfants jeunes).

De la méthode cathartique et de la *talking cure*, Freud a gardé un aspect technique essentiel : la consigne des *associations libres*, consistant à demander au patient de s'efforcer de dire ce qui lui vient à l'esprit en évitant de sélectionner les pensées qu'il livrera à l'analyste. Il est intéressant de noter que cette technique est fort ancienne, comme l'a souligné la psychanalyste australienne Dianna T. Kenny (2014, p. 27). On en trouve la trace dès l'antiquité grecque, dans la pièce d'Aristophane *Les nuées*, datant de 423 avant Jésus Christ : Socrate, après avoir dit au héros de la pièce de s'allonger, lui donne cette consigne :

N'enroule pas toujours ta pensée autour de toi-même ; mais laisse ton esprit prendre son essor dans l'air, comme un hanneton qu'un fil retient à la patte. (Aristophane, 2017, p. 85)

L'extension de la méthode des associations libres à des situations dans lesquelles le langage n'est que peu ou pas accessible est l'objet de débat entre les psychanalystes. Pour Melanie Klein, la *Technique de jeu psychanalytique* (1995) offrait à l'enfant un équivalent des associations libres de l'adulte, de même que le dessin. Anna Freud (2002), au contraire, considérait que les productions ludiques ou graphiques des enfants ne pouvaient être considérées comme l'équivalent des associations libres de l'adulte, d'où ses réserves vis-à-vis de l'application *stricto sensu* de la psychanalyse aux enfants. La psyché se doit de trouver une forme pour intégrer dans sa structure les turbulences émotionnelles qui, toute la vie, conduisent, quand elles peuvent être pensées, vers la connaissance. Entre déstabilisation par l'impact de l'émotion, et transformation en pensée capable d'en rendre compte, la psychanalyse ouvre un espace directement superposable au champ narratif actif pour reconstruire l'histoire du sujet. Si l'interprétation, voire le discours manifeste du patient, entrent dans le champ de la narration, l'important reste la perception de l'analyste, au sein du transfert, la manière dont il ressent les mots

entendus, habités par une charge émotionnelle ou, au contraire, désertés par elle. Mais la même question se pose pour le patient qui peut ressentir l'interprétation comme une forme vide, modèle proposé plus que fruit de la pensée active de l'analyste. La psychanalyse rejoindrait-elle là la notion de *métalangage* de Greimas, structure profonde et universelle de toute communication humaine, quel qu'en soit le médium. Dire cela, c'est souligné que le dessin ou le jeu utilisés dans les psychanalyses des enfants, ne sont par en eux-mêmes thérapeutiques, pas plus que la parole chez l'adulte, mais qu'ils jouent le rôle de "dérivés narratifs" pour reprendre une expression d'Antonino Ferro (2019) d'une structure plus profonde.

L'accès à une parole « habitée » dépend de la capacité de transformation du sujet, du sensoriel au verbal, liée aux mécanismes primaires de symbolisation, moment où le bébé a pu se détacher de sa mère, tout en gardant d'elle une empreinte interne suffisante pour qu'une rupture ne se produise pas entre objet interne et objet externe et que persiste l'invariant nécessaire à la substitution d'une forme par une autre.

CONCLUSION

La question de la *narrativité* rejoint celle du langage dans la pratique psychanalytique. Partie de la *talking cure*, la psychanalyse se trouve aujourd'hui déployée en un large éventail qui va de l'expérience intersubjective de l'émotion partagée au défrichage d'une structure linguistique actualisée dans le discours du patient, en passant par le décodage des mécanismes de défense du Moi ou des phantasmes inconscients. Aucun de ces courants, souvent divergents, n'est tout à fait étranger au langage comme outil indispensable de la cure, mais chacun lui donne une place différente: tantôt l'*Inconscient* est identifié au langage même (Lacan, 1966) – tantôt le langage ne sert qu'à décrire la phénoménologie de l'expérience intersubjective partagée entre analyste et analysant (Stolorow, 2014) – tantôt encore il devient le véhicule du devenir conscient de ce qui était soit refoulé, soit non encore advenu à la conscience et à la symbolisation.

Deux questions se posent devant cette dispersion du rôle de la parole : la première est celle de la place de l'enfant dans le champ psychanalytique pour autant qu'il se trouve plus ou moins privé de l'outil linguistique – la seconde est celle de l'écart, inévitable, entre l'expérience subjective et intersubjective d'une séance de psychanalyse et ce qui en est dit, du côté du patient comme du côté de l'analyste. Est-ce qu'au-delà du discours du patient, quelque chose est caché que l'analyste aurait à découvrir et à dévoiler par ses interprétations ? Est-ce que les *associations libres* de l'analysant exercent un effet sur l'esprit de l'analyste, d'où peut émerger un sens qui restait jusque-là inconnu ? Est-ce encore, par une analyse structurale de ce discours, que l'analyste peut décoder les signifiants pour trouver une structure sous-jacente, celle des signifiés ?

Les deux questions nous paraissent liées l'une à l'autre : si l'enfant a toute sa place dans le champ analytique, c'est bien parce qu'il est porteur de significations qui s'adressent à un autre, sans avoir encore l'outil lui permettant d'explicitier ces significations. Il est en attente de sens. L'expérience montre que, même les enfants les plus malades, sont sensibles à des interprétations dans la mesure où elles portent sur les fantasmes et les angoisses qui les habitent et que le psychanalyste a perçus, non point sur un mode intellectuel mais dans la dynamique du transfert et du contre-transfert. Ce constat s'étend au-delà de la prime enfance et des phases infra-verbales du développement psychique. L'enfant, le bébé sont toujours présents, quel que soit l'âge de l'analysant. L'efficacité de la parole de l'analyste dépendra, pour une large part, de sa capacité à recevoir les aspects infantiles de son patient et de les transformer en pensées jusqu'à les rendre dicibles. Ne serait-ce pas le lien qui se crée alors entre le vécu, l'éprouvé, l'émotion, la subjectivité, l'intersubjectivité et le langage qui serait garant de l'efficace du travail analytique ?

Si la *narrativité* a le sens de mettre en lien la condition intime du sujet et son discours, elle est bien l'instrument privilégié de la cure analytique. Si le récit se fait sans exigence de vérité et d'approfondissement, il peut devenir défensif, voire mensonger. Les contributions des auteurs de ce numéro du *Journal de la psychanalyse de l'enfant* illustrent cette fonction complexe de la narrativité dans différents domaines thérapeutiques au service de ce que Bion (1974) appelait la *croissance psychique*, encore une fois quel que soit l'âge du patient et quelle que soit sa problématique.

La richesse de la thématique abordée à dépasser les limites imposées pour ce numéro de notre revue. Aussi avons-nous dû reporter à un numéro ultérieur certaines contributions, pourtant essentielles, que le lecteur trouvera en annexe dans un prochain volume du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*.

Mots clés : enveloppe pré-narrative, jeu psychanalytique, sémiotique, structuralisme, transformations.

Key words : pre-narrative envelop, psychoanalytic playing, semiotics, structuralism, transformations.

BIBLIOGRAPHIE

Aristophane (2017), *Les nuées*, Paris, Les Belles Lettres.

Aulagnier P. (2003), *La violence de l'interprétation*, Paris, Puf.

Bion W.R. (1974), *L'attention et l'interprétation. Une approche scientifique de la compréhension intuitive en psychanalyse et dans les groupes* [1970], Paris, Payot.

Bion W.R. (1979), *Aux sources de l'expérience* [1962], Paris, Puf.

Bion W.R. (1982), *Transformations* [1965], Paris, Puf.

Bion W.R. (2017), *Réflexion faite* [1967], Paris, Puf.

Bres J. (1993), À la recherche de la narrativité. Fonctionnement narratif ou discours oral, *L'information grammaticale*, n° 57, 41-43.

Breuer & Freud (2009), Du mécanisme psychique des phénomènes hystériques, communication préliminaire [1893], In *OCF-P, vol. II*, Paris, Puf.

Ferro A. (2019), *Les viscères de l'âme. Alphabet des émotions et narrativité*, Paris, Ithaque.

Freud S. (2003), La science du rêve [1900], *OCF-P vol. IV*, Paris, Puf.

Freud S. (2006), *Lettres à Wilhelm Fließ 1887-1904*, Paris, Puf.

Freud S. (2015), Sur la conception des aphasies. Étude critique [1891], In *OCF-P vol. I*, Paris, Puf, pp.181-283.

Freud A. (2002), *Le traitement psychanalytique des enfants*, Paris, Puf.

Greimas A.J. (1966), *Sémiotique structurale*, Paris, Larousse.

- Kenny D.T. (2014), *From Id to intersubjectivity. Talking about the talking cure with master clinicians*, London, Karnac.
- Klein M. (1995), La technique de jeu psychanalytique : son histoire et sa portée, In *Le transfert et autres écrits*, Paris, Puf, pp. 25-49.
- Klein M. (1995), Notes sur quelques mécanismes schizoïdes, In M. Klein, P. Heimann, S. Isaacs, J. Riviere *Développements de la psychanalyse*, Paris, Puf (7ème édition), pp. 274-300.
- Lacan J. (1966), *Écrits*, Paris, Seuil.
- Michel J. (2003), Narrativité, narration, narratologie : du concept ricœurien d'identité narrative aux sciences sociales, *Revue européenne des sciences sociales*, XLI, pp. 125-142.
- Nassikas K. (2012), Le "langage" perceptif du transfert, *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 76/4, 1183-1199.
- Ogden Th. (2014), *Les sujets de l'analyse*, Paris, Les éditions d'Ithaque.
- Pascal B. (1969), *Pensées*, Paris, Gallimard, coll. "Le livre de poche".
- Propp V. (1965), *Morphologie du conte*, Paris, Seuil.
- Ricœur P. (2008), *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*, Paris, Seuil.
- Roussillon R. (2012), *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, Puf.
- Stern D. (1992), *Journal d'un bébé*, Paris, Odile Jacob.
- Stern D. (2008), L'enveloppe pré-narrative. Vers une unité fondamentale d'expérience permettant d'explorer la réalité psychique du bébé, In B. Golse et S. Missonnier (sous la direction de) *Récit, attachement et psychanalyse*, Paris, Érès, pp. 29-46.
- Stolorow R.D. (2014), Intersubjective, existential, phenomenological psychoanalysis, In D.T. Kenny (ed.) *From Id to intersubjectivity. Talking about the talking cure with master clinicians*, London, Karnac, pp.179-211.
- Trevarthen C., Aitken K.J. (2003), Intersubjectivité chez le nourrisson : recherche, théorie et application, *Devenir*, vol. 4, n° 15, 309-428.
- Winnicott D.W. (1969), *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot.
- Zweig S. (1992), *Amok. Lettre d'une inconnue. La ruelle au clair de lune*, Paris, Stock.